

Sélection du mois de septembre 2017

Les mécanismes de la radicalisation violente

L'INHESJ (Institut National des Hautes Etudes de la Sécurité et de la Justice) a produit en avril 2017 un rapport intitulé « Saisir les mécanismes de la radicalisation violente », sous-titré « pour une analyse processuelle et biographique des engagements violents ».

Les auteurs en sont Xavier Crettiez, professeur agrégé de science politique, Romain Sèze, docteur en sociologie, Bilel Ainine, docteur en science politique et Thomas Lindeman, professeur agrégé de science politique.

Il s'agit d'un rapport de 151 pages portant sur les phénomènes de radicalisation cognitive et comportementale d'acteurs pour la plupart djihadistes. Il repose sur un travail d'entretien avec des militants djihadistes condamnés pour participation à une entreprise terroriste.

L'introduction présente le cadre et les outils de recherches, le premier chapitre donne une analyse du concept de radicalisation, le deuxième reconstitue les carrières des acteurs djihadistes interrogés, le troisième propose une synthèse des enseignements biographiques, puis le quatrième chapitre restitue des verbatim d'entretiens classés en plusieurs thèmes.

Dans la synthèse que nous vous présentons, nous avons voulu extraire de ce rapport de recherches les éléments qui sont utiles aux praticiens de la sécurité pour essayer de détecter les signaux faibles dans l'attitude des gens, afin de nous permettre d'anticiper les comportements à risque et éviter tant que faire se peut les passages à l'acte pouvant entraîner des effets dommageables dans les sites que nous sommes chargés de protéger.

Depuis les attentats de Londres en 2005 et ceux de 2015 à Paris, la préoccupation des autorités publiques pour les phénomènes de « basculement » de jeunes Français d'origine maghrébine ou autre dans la violence politique de type terroriste a fortement réhabilité la notion de « radicalisation ».

Les chercheurs se sont moins employés à comprendre pourquoi les gens s'engageaient dans le terrorisme, mais plutôt à savoir comment ils s'y engageaient.

Etablir un lien d'automatisme entre conduite religieuse stricte (le salafisme) et activisme violent (le djihadisme) relève d'un dangereux raccourci qui ne tient pas compte de la multiplicité des formes de l'engagement salafiste. De plus, toute radicalisation, lorsqu'elle s'exprime n'est pas nécessairement terroriste.

Trois éléments fondent l'approche de la radicalisation : sa dimension évolutive ; l'adoption d'une pensée sectaire ; l'usage de la violence armée.

Pour la dimension évolutive, la ségrégation économique ou la marginalisation politique est à prendre en compte, mais la majorité des chercheurs n'établit pas de liens directs entre le niveau socio-économique d'une population et les phénomènes de radicalisation violente.

Dans le monde musulman, la lecture religieuse diffusée par un certain nombre de prédicateurs salafistes, grâce aux chaînes satellitaires, a permis d'enraciner un « cadre d'injustice » fondé sur les explications victimaires autour de la perception d'une attaque généralisée contre l'oumma ou sur un sentiment de déclin injustifiable de la civilisation arabo-musulmane face à un Occident jugé pourtant spirituellement inférieur.

La radicalisation sera d'autant plus forte et rapide qu'elle bénéficie du soutien moral et plus encore opérationnel d'acteurs politiques ayant une posture hiérarchique dominante. La radicalisation par le biais d'une socialisation familiale et relationnelle est tout à fait déterminante. L'incarcération joue également un rôle important, bien que dans le milieu carcéral, près de la moitié des personnes souffre de problèmes psychiques et de névroses, accentuées par la privation de liberté.

Une chercheuse insiste également sur les failles psychiques en évoquant une « pathologie salafiste » qui s'exprimerait dans le trouble face au contrôle des pulsions en particulier dans le rapport aux femmes. Ces dernières, en évoquant une image de désir très fort, renvoient l'islamiste à une forme d'impureté que seule la violence doit permettre de tenir à distance.

Egalement la valorisation de l'estime de soi peut commander les engagements radicaux. La soif de respect, d'honneur et de revanche joue souvent un rôle plus crucial que les considérations stratégiques.

La violence dite « terroriste » n'est pas toujours la plus prégnante dans les pays où les privations économiques sont les plus fortes. Mais c'est dans ces pays que des logiques d'invisibilité, associées à une vraie difficulté d'accéder à un véritable statut sont clairement repérables dans l'engagement des auteurs djihadistes. Cela a été illustré lors des attentats de novembre 2015 où se sont fait face deux jeunesses dont l'une – djihadiste - semblait se départir, par l'usage de la violence, d'une actorité impossible.

Il convient enfin de noter le plaisir intense que peuvent retirer des militants politiques à s'engager dans actions radicales, totalement éloignées d'une forme de quotidienneté et assurant à ceux qui s'en prévalent une image de soi grandiose et mythifiée. Cet aspect des choses n'est certainement pas sans lien avec nombre de « conversions » à l'islamisme radical de la part d'acteurs au passé délinquant.

Individuellement, les acteurs belliqueux peuvent aussi être sensibles aux apports concrets de l'usage de la violence. Si la carrière violente est embrassée, c'est aussi peut-être qu'elle rapporte.

Trois-quart du rapport est ensuite constitué des comptes-rendus des interviews et de l'analyse des parcours d'engagements.

On ne peut que recommander la lecture attentive de ce rapport à toutes les personnes impliquées dans des problématiques de sécurité. Les réponses que donnent les personnages interrogés permettent d'avoir une connaissance très fine de leurs motivations et de tous les sentiments qui les animent et qui les ont amenés à choisir cet engagement.